

LE PREMIER MAI DANS L'HISTOIRE: SACRIFICES INUTILES...

Quand les travailleurs américains voulurent conquérir les huit heures, ils fixèrent la date au 1er mai 1886. Partout, dans le pays, se déroulèrent d'importantes manifestations sur le mot d'ordre uniforme suivant: *A partir d'aujourd'hui, nul ne doit travailler plus de huit heures! Huit heures de travail, Huit heures de repos, Huit heures d'éducation.*

Dès lors, en hommage aux martyrs de Chicago, la classe ouvrière internationale décida de faire du 1er Mai une journée d'action concertée.

Plus de cinq mille entreprises furent touchées par la grève; de nombreux succès furent enregistrés dans différentes villes, les huit heures acquises à New-York, Chicago, Cleveland, Philadelphie, touchant professions telles que briquetiers, boulangers, confectionneurs, etc...

Cependant, à Chicago, une tache de sang que rien ne pourra jamais effacer marqua cette première journée de revendications, organisée devant l'Usine Mac-Cormick. La police chargea les manifestants, huit d'entre eux furent assassinés. Un peu plus tard, le 4 mai, une ingénieuse machination policière provoqua l'arrestation de six militants syndicalistes anarchistes et les fit condamner à la peine capitale. Malgré l'indignation de l'opinion mondiale unanime, Fischer, Pearsons, Engel, Spies... furent pendus.

Dès lors, en hommage aux martyrs de Chicago, la classe ouvrière internationale décida de faire du 1er Mai une journée d'action concertée. Chaque année, dans plusieurs pays simultanément, les travailleurs lèveront fièrement la tête, affronteront résolument l'oppression nationale tyrannique. La rouge églantine deviendra le symbole de cette journée de révolte.

Chaque année d'interminables cortèges envahissent les rues, clamant l'ardente volonté émancipatrice. Chaque année, de nouvelles victimes viennent s'inscrire en lettres de sang sur le Livre d'Or des tragédies prolétariennes.

En France, l'année la plus tragique fut celle du 1er Mai 1891, avec la fusillade de Fourmies, qui fit 80 victimes.

Ensuite, c'est la grande panique de la bourgeoisie fuyant à l'étranger lors du 1er Mai 1906, qui fut minutieusement préparé à l'avance et qui, par conséquent, eu une ampleur formidable. L'armée et la police patrouillant dans les rues de Paris durent livrer de véritables batailles rangées, des barricades surgirent un peu partout, à Brest, Toulon et Bordeaux, le drapeau noir est arboré.

Jamais le prolétariat n'avait donné à la bourgeoisie une telle affirmation de sa force, jamais il n'avait été plus combatif. Toutefois, la lutte pour la reconnaissance des huit heures durera encore 13 années.

Ainsi promulguée le 25 avril 1919, la loi venait consacrer un état de fait que les travailleurs, dans leur grande majorité, observaient depuis longtemps.

Le législateur espérait que la reconnaissance légale amoindrirait le principe trop dangereux de l'autodétermination.

Loin de se laisser endormir, les travailleurs, emportés par la vigueur de leur action offensive, formulaient déjà la revendication des 40 heures, qui devait aboutir au mois de juin 1936.

Ensuite, ce fut le grand sommeil, sans gloire. Le rêve de nos martyrs s'estompa dans la grisaille d'une nouvelle guerre. Le patronat qui, lui, n'a jamais désarmé, s'empresse de reprendre une à une les concessions qui lui avaient été imposées.

A la Libération, l'églantine devint tricolore. Les premiers Mai de Révolution devinrent des premiers Mai de procession, procession lugubre si l'on en juge par la démission, qui accentue chaque jour la servitude et l'exploitation.

Plus honteuse et affligeante que par le passé, l'exploitation de l'homme revêt, en 1960, une nouvelle forme perfectionnée.

Les implications techniques, la rationalisation à outrance tendent à sacrifier l'intérêt du producteur aux impératifs de la production. La machine est là, exigeant chaque jour de son auxiliaire, «l'Homme», un effort et une cadence intensive que rien ou presque ne limite.

Et pourtant, il y a loin du rêve d'Aristote où la machine devait être le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachète l'homme «*sordidae artes*» et du travail salarié, le Dieu qui devait lui donner des loisirs et la liberté.

Jean-Philippe MARTIN.
